

inonde de sang. La divine unité qu'embrassent en ce moment avec amour tant de nobles cœurs et de savants esprits détachés de l'hérésie anglicane, ne sera pas sans effet sur ces chercheurs allemands, dont les pas se sont égarés dans toutes les routes et sur toutes les limites de l'erreur : ils seront bien forcés, ne fût-ce que pour trouver du nouveau, de se tourner enfin vers la vérité. D'ailleurs, à défaut de volonté suffisante, les événements qui se préparent sauront les mettre sur la voie, comme beaucoup d'autres peuples en beaucoup d'autres pays. Après avoir résisté, plutôt comme personne civile lésée dans son intérêt temporel, que comme religion, à des changements politiques qui semblaient devoir l'anéantir et en affichaient hautement le dessein, l'Église, acceptant ce qu'il y a d'essentiel et de légitime dans les principes de liberté, devient leur force et leur sauve-garde contre la double trahison des furieux qui veulent les employer pour tout détruire, et des habiles qui veulent les exploiter à leur seul profit. Sur le vaste théâtre où elle combat, elle ne fait pas un effort qui ne soit une protestation solennelle contre la frénésie du démagogisme, ou contre le despotisme astucieux du pouvoir ; conciliant, dans toutes ses actions, l'amour de la liberté, qu'elle sait lui être bonne, et le respect scrupuleux de l'ordre, qui est pour elle, et pour elle seule, un devoir, une habitude et une nécessité. Combien de mensonges, accrédités par l'histoire et par la philosophie, vont crouler indispensablement à la seule vue des faits contemporains, et forcer les esprits sages à réviser les iniques axiomes de la prévention et de la mauvaise foi ! Y a-t-il un sophisme philosophique ou une raillerie voltairienne qui puissent prévaloir dans le jugement d'un homme sensé devant le grand spectacle de l'Irlande, restée une nation parce qu'elle est restée catholique, et devant cet héroïsme de l'Église de Pologne, qui arrose tous les jours de sang l'obstacle unique et infranchissable à l'abri duquel revivront l'indépendance et la gloire du nom polonais ? Catholicisme ! partout où ce mot retentit, il signifie un bien désirable aux nations qui le prononcent. En Espagne, c'est l'ordre, la justice, l'unité ; en Pologne, c'est la vie individuelle et publique, c'est la liberté et l'espérance ; c'est la lumière et la liberté encore pour la Suède et la Norvège, endormies sous un joug de ténèbres ; c'est l'unité, la seule unité possible pour l'Allemagne ; c'est la pierre fondamentale où les esprits les plus distingués de l'Italie, abandonnant aux débris déconsidérés du carbonarisme les misérables doctrines de l'impunité, établissent désormais leurs plans de régénération ; c'est, en France, le résumé des droits les plus essentiels du père, de l'homme et du citoyen. Ainsi, partout et de toutes manières, l'intérêt de l'Église est indissolublement lié à quelque grand intérêt national. Dans cette situation, invoquée ici par les peuples, et là, sollicitée par les gouvernements, qui voudraient l'attacher à leur cause comme un instrument de domination devenu nécessaire, l'Église est exposée sans doute à des choes terribles, à des accusations iniques, à des persécutions de toute nature ; elle ne court pas le risque d'être oubliée longtemps et de languir dans le mépris public, ce qui est le pire des dangers où elle puisse se voir, et celui où l'avait très-habilement acculée la philosophie du dernier siècle. Debout sur le théâtre du monde, elle parle, elle agit publiquement. Il suffit de regarder pour savoir qui l'attaque et dans quels desseins, qui elle défend, quels principes l'animent, à quel but elle veut atteindre. C'est ainsi qu'elle triomphe.

Nous l'avons dit et nous le répétons : une ère nouvelle commence, fruit des longues révolutions qui nous ont agitée. La démocratie s'élevée, et l'Église est là, comme la mère auprès du berceau. Elle protège cet enfant qui a tant d'ennemis, elle essaie d'éclairer ce prince qui a tant de flatteurs. Rude et périlleuse éducation, sans doute ; mais l'Église en a bien d'autres ; elle a discipliné des naturels aussi sauvages, elle a tendrement servi et fidèlement aimé des pupilles plus ingrats. Réussira-t-elle cependant ? Dieu le sait ! Si elle ne réussit pas, on tremble à contempler l'avenir du monde. Que deviendront ces peuples, altérés d'indépendance, et chaque jour plus rebelles à toute autorité ? Qu'attendre de ces désirs effrénés, de ces ambitions folles, de ces passions cupides, sinon les misères infinies d'une anarchie sans terme, d'un despotisme sans frein, d'une guerre sans repos ?

Mais, à ne considérer que les choses purement humaines, il est certes permis d'espérer que Dieu n'a pas condamné les nations à ces sanglantes et renaissantes épreuves. Cette fièvre d'indépendance qui les tourmente n'est qu'une force désordonnée dont une main habile et prudente peut tirer d'admirables effets ; il est possible de donner à ce torrent un lit régulier et un cours paisible, et alors ces puissantes eaux porteront la splendeur féconde de l'ordre et de la vie, au lieu de porter le ravage et la mort. Que le Bien entre seulement en partage, comme il en a le droit et le pouvoir, dans les privilèges du mal ; que là où le chrétien est libre (et Dieu a permis qu'il le fût, dès à présent, partout où cette liberté est plus utile), il use de sa liberté comme d'un don céleste, qui lui est octroyé pour le salut et la gloire des éternels principes de la justice et de la charité. Citoyen au même titre et avec les mêmes attributions que l'impie, qu'il soit en toute renouveau contre l'apôtre et le défenseur de sa croyance, comme celui-ci est l'avocat et le serviteur de son incrédulité. Cet usage si noble et si nouveau du droit politique suffit en quelque sorte à conjurer tous les périls ; car, d'une part, il met un obstacle aux empiétements du pouvoir temporel, et d'une autre part, les discussions, les investigations qu'il provoque, soit dans le parti de l'Église, soit du côté de ses ennemis, compensent au-delà, par le zèle qu'elles inspirent et par les lumières qu'elles répandent, l'inévitable inconvénient d'exciter pour un jour la brutalité de certaines passions odieuses et redoutables à tous les intérêts. L'expérience en est faite dès long-

temps, et nous la voyons se renouveler aujourd'hui. Durant ces combats, on voit croître dans l'Église la foi, la science et la charité ; la prière est plus fervente, les œuvres se multiplient. Qu'importe que l'orage se déchaîne alors sur cet arbre divin ? il le déracine, mais il ne fait que porter au loin la bonne odeur et la semence de son éternelle vertu.

C'est à ce combat que nous nous sommes voués. Nous l'avons commencé au milieu d'une paix trompeuse et funeste, nous le continuons, au milieu des sacrifices qu'il impose, avec une résolution profonde et une inébranlable espérance. Il était nécessaire, il est honorable, tout nous dit qu'il sera victorieux. Nous plaçons au tribunal des hommes pour tout ce qui est digne de piété, de respect et d'amour sur la terre. Nous sommes les avocats de la Pologne et du Liban, abandonnés dans le sang et dans les flammes par une politique aussi égoïste qu'imprévoyante ; nous défendons l'Irlande contre les calomnies que lui prodiguent les conseillers de notre servitude envers le gouvernement anglais ; nous défendons les principes de toute civilisation, de toute moralité, de tout ordre, contre les embûches de la philosophie incrédule, servie par un monopole insatiable ; nous défendons les droits de la famille, de la conscience et des pauvres, menacés de toutes les entraves qu'on voudrait imposer au dévouement religieux ; nous défendons l'intégrité et les conséquences de la Charte, altérées par l'interprétation des sophistes ; — et toutes ces choses que nous défendons forment, dans le présent et dans l'avenir, les plus grands intérêts de la société universelle. Voilà la cause de l'Église et de la liberté ; voilà notre cause. Elle triomphera de la méchanceté et de l'ignorance ; mais dût-elle être vaincue, le premier devoir d'un chrétien et d'un citoyen serait encore de la défendre obstinément. Il serait doux et glorieux d'y périr.

Univers.

BULLETIN.

Lettre d'une Sœur de l'Hôpital-Général de Bytown. — Affaire de l'Orégon. — Agriculture. — Accident.

— On nous a fait le plaisir de nous communiquer la lettre suivante écrite par une Sœur de l'Hôpital-Général de Bytown, elle est d'un style si aimable et si enjoué, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer la joie et le contentement de ces bonnes Sœurs au milieu des peines et des fatigues qu'elles endurent. La paix de l'âme et la conviction qu'on travaille pour Dieu et pour le prochain sont la source d'une véritable félicité et de cette gaieté chrétienne si peu connue du monde.

« Hôpital-Général de Bytown, 9 février 1846.

« Ma très-chère Sœur, — Pardonnez-moi d'avoir apporté tant de délai à vous répondre ; votre méchante mais affectueuse lettre m'a fait un sensible plaisir. Je suis bien loin de prendre au sérieux vos petites railleries, au contraire je m'étonne de ce que vous ne m'en disiez pas davantage. Notre séparation n'a diminué en rien l'estime et l'affectueuse tendresse que je vous portais, elle s'est même fortifiée, cette tendresse, nue par les liens de la plus pure charité qui nous unissent. Priez pour votre compagne qui ne mérite pas la place que la divine Providence lui a départie. N'est-ce pas que le bon Dieu se joue des hommes ? — Comme il montre bien en se servant d'un misérable instrument tel que moi, qu'il n'a besoin de personne pour accomplir ses desseins, puisqu'il se sert de ce qu'il y a de plus misérable et de plus faible pour faire son œuvre. Tenez, ma chère Sœur, je suis comme un ciseau dans la main de l'ouvrier ; le bien se fait à ma grande surprise, et à mon grand étonnement. Je me demande ce que nous avons fait ? Pour que telle chose arrive ? Que telle bonne œuvre réussisse ? Je reconnais qu'il n'y a rien de notre part, et je me perds dans la profondeur des miséricordes divines et me fonde en remerciements. Voilà ce que j'ai de mieux à faire. Que je voudrais me trouver quelques moments avec vous, comme j'aurais de choes à vous dire ! Nous avons dans notre petit établissement un commencement de tous ; des hommes invalides, ainsi que des femmes, des orphelins et des orphelines, des enfants trouvés. Nous soignons des malades des deux sexes passagèrement ; dans ce moment nous en avons quatre. Au dehors nous soignons les malades et visitons les pauvres à domicile. Outre cela nous faisons l'école. Nous avons deux congrégations de filles qui nous donnent beaucoup de consolations ; les plus grandes filles sont de la congrégation de la Ste. Vierge, les petites filles qui n'ont pas fait la première communion sont de la congrégation de Ste. Philomène ; chaque congrégation à sa hannièrre. La première congrégation est composée de nos écolières et d'autres jeunes filles bien sages. Toutes les jeunes filles sont exposées à vivre au milieu des jeunes gens des chantiers, qui pensionnent chez leurs parens. Elles se conduisent si sagement que ces jeunes garçons par mépris les appellent *les tokens* ; vous savez que l'on nomme ainsi les mauvaises copres. Plusieurs de ces filles sont raillées et mal menées de leurs mères parce qu'elles sont trop réservées avec les jeunes gens ; malgré cela nos jeune-